

PASCAL (1623-1662)

Pensées

« ... Je vois d'autres personnes auprès de moi d'une semblable nature. Je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi. Ils me disent que non ; et, sur cela, ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu y prendre d'attache et, considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi¹. »

« Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent de mauvaises, j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre². »

« Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes et si impliquées, qu'elles frappent peu ; et quand cela servirait à quelques uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés³. »

« Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être » s'écrie Blaise Pascal dans une pensée qui résume à la fois la fascination du philosophe religieux devant Dieu et l'espace qui nous entoure, et celle du scientifique de génie qui découvrit des phénomènes physiques majeurs (découverte du vide notamment) ou élaborera des outils révolutionnaires (machine d'arithmétique par exemple). Pascal s'est attaché toute sa vie à traquer l'incompréhensible et à le rendre audible. Dans le domaine des sciences tout d'abord ; scientifique dans les premières années de sa vie, Blaise Pascal est incontestablement cet « effrayant génie⁴ » qui dès douze ans maîtrisait tous les principes et traités de géométrie et qui s'attaqua à démontrer des lois physiques comme la pesanteur de l'air ou le calcul des probabilités en mathématique, et cela à vingt ans à peine. Dans le domaine philosophico-religieux ensuite où après une « rencontre avec Dieu » au cours d'une nuit mystique, il se tourna vers la religion en s'attelant à un ouvrage, les *Pensées*, — œuvre publiée après sa mort mais qui n'était pas destinée à l'être —, qui s'efforce de prouver l'existence de Dieu.

1. Pascal, *Pensées*.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. Chateaubriand, *Génie du christianisme*.

Les *Pensées*, qui sont présentées ci-après, est l'œuvre majeure d'un homme mystique qui en plus d'avoir exprimé des idées puissantes, a pu inventer un nouveau style d'écriture, empreint de contrastes, de symétries, dont les écrits sont compilés dans des « fragments » assez brefs pour la plupart, et dont la teneur et la forme les situent entre la maxime et la fable. Le plan de l'ouvrage est lui-même symétrique puisque s'il aborde dans un premier temps la misère de l'homme qui se caractérise, selon Pascal, par sa grande bassesse et par ses défauts, c'est pour mieux insister dans une seconde partie sur le fait que cette bassesse est rachetée par Dieu, qui a laissé partout des preuves de son existence. La condition de l'homme ne peut donc être résolue pour Pascal sans le secours de la religion chrétienne qui la rend intelligible. Les *Pensées*, écrites pour son auteur uniquement — toute gloire est vaine estime-t-il — et dont nul ne sait si elles sont achevées, ont beaucoup à nous apprendre sur les caractéristiques de l'homme dont la constance ne laisse pas d'étonner. « *Tout est dit et il n'y a plus rien à dire* » se lamentait ainsi La Bruyère dans ses *Caractères* pour insister sur cette continuité des traits humains à travers les siècles en dépit du temps qui passe.

◆ Misère de l'homme sans Dieu

La première partie des *Pensées* est consacrée à la description de la nature de l'homme qui est caractérisée par la bassesse, la misère de sa condition, et par des maux peu enviables tels que la vanité, la corruption ou l'ennui. Aussi, sa profonde solitude et la contemplation de son néant le poussent à se divertir, à fuir sa triste condition.

Solitude de l'homme dans l'infini

Pour Pascal, si l'homme considère sa vie et l'endroit où il demeure, il doit mécaniquement entrer dans un profond effroi, être saisi d'une peur panique, dans la mesure où il ne sait pas d'où il vient ni où il va. « *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie* » s'écrit ainsi Pascal dans une pensée devenue célèbre en décrivant au travers d'une phrase, en équilibre, balancée, mystérieuse tant sur la forme (« *remarquez le choc sourd des deux nasales EN et IN lance Claudel* ») que sur le fond, les sensations que devraient éprouver les hommes sur Terre : frayer, inquiétude, hébétude, face à l'univers qui les entoure et qui laisse leurs questions sans réponses.

Et Pascal d'enfoncer le clou : « *En regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même et comme égaré dans ce recoin de l'univers sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable et qui s'éveillerait sans connaître où il est et sans moyen d'en sortir* ».

Cet égarement est d'autant plus réel au moment où Pascal écrit ses *Pensées* que l'époque est en proie au doute ; l'homme s'interroge sur la place de la Terre au sein du système solaire. Copernic et Galilée sont passés par là ; ils ont montré qu'en dépit des croyances tenaces auxquelles les hommes et l'Église étaient attachés, la Terre n'était pas au centre de l'univers. La thèse n'est qu'une théorie et elle ne s'impose pas encore. L'Église est plus que jamais toujours prête à brûler les hérétiques. Mais le ver est dans le fruit, le doute commence lentement de s'installer dans la société. De plus, parallèlement à cette découverte majeure qui bouleverse les valeurs et la place de l'homme dans l'univers, c'est à cette époque que s'effectue la découverte de l'infiniment petit, par le biais du microscope. Entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, entre l'immensité éternelle et le fourmillement microscopique, l'homme perd ses repères. Pour Pascal, si l'homme se penche un tant soit peu sur sa condition de mortel misérable, au milieu d'un univers inconnu, elle ne peut que le conduire vers le chagrin et le désespoir : « *Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?* » se demande-t-il, quelle valeur et quel sens notre existence ont-elle face à cette immensité, qui nous rend perplexe. Un abîme sans limite qui ne peut que donner le vertige à quiconque s'arrête quelques instants pour le contempler. Et dans l'enceinte de cet univers infini, l'immensité de la nature, « *qui se maintient et dure perpétuellement* », ne peut que nous remplir d'effroi. Cet univers hostile, parce qu'inconnu, lointain, pesant, entre, de plus, en profonde contradiction avec le désir humain de stabilité : « *nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme... mais tout notre fondement craque et la Terre s'ouvre jusqu'aux abîmes* » écrit Pascal. Il s'étonne même du fait que cette situation ne pousse pas l'espèce humaine au désespoir : « *Et sur cela j'admire comment on entre pas en désespoir d'un si misérable état* » écrit-il. Car loin d'être pris par le vertige du silence éternel, l'homme a, au pire, conscience de sa situation face au néant mais la fuit dans la poursuite de ses vaines petites affaires quotidiennes, et, au mieux, cette condition ne lui est pas encore apparue dans toute sa vérité, et il n'en a donc pas conscience.

Prolongements

Le thème pascalien de la solitude de l'homme face à l'immensité sidérale qui l'entoure, à l'espace infini au milieu duquel il semble égaré, a déjà été abordé par les Anciens. Ces derniers, fascinés par les étoiles et l'univers, se posaient de grandes questions philosophiques sur le monde environnant — toute la surface du globe n'était évidemment pas connue. Mais ces questions ont vite trouvé des réponses : les étoiles étaient autant de divinités, tandis que l'univers était appréhendé et rendu intelligible par l'esprit humain. Et en plus de tout expliquer par le sacré, la question de la solitude de l'homme dans l'espace ne se posait pas avec la même force pour les Anciens puisque la Terre était considérée comme étant au centre de l'univers, comme une centralité autour de laquelle tout était réglé, ordonné et vers laquelle tout convergeait. L'homme n'était pas petit dans l'espace puisqu'il était au

centre de tout. Il était simplement petit face aux Dieux qui avaient créé l'univers, la Terre et de qui tout dépendait. Les hommes n'avaient pas besoin de chercher la preuve de l'existence de Dieu comme Pascal voudrait qu'ils la cherchassent parce que la présence de l'univers en était la manifestation même. L'homme vivait au milieu du sacré, pour et par le sacré.

Puis, au gré de découvertes des terres inconnues, de l'évolution de la place de la Terre dans l'ensemble cosmique, le thème du rapport entre l'homme et l'espace n'a cessé d'être présent dans les sociétés, la littérature, la poésie, à travers les âges et depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Et ce, quel que soit, où fût, le sentiment exprimé — joie, tristesse, envie... —, la démarche empruntée et le but recherché sont les mêmes : l'infini et l'espace ne laissent pas d'intriguer, de donner à penser et à méditer. Tels ces célèbres vers de Baudelaire, exemple puisé parmi tant d'autres possibles, et qui font ressortir l'état de rêverie auquel peut être porté l'homme face « *au silence éternel de ces espaces infinis* » :

*Au dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,
Mon esprit tu te meus avec agilité,
Et comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillomes gaiement l'immensité profonde,
Avec une indicible et mâle volupté.*

De nos jours, c'est davantage une attitude de curiosité face à la réalité de la solitude de l'homme dans l'univers qui nous anime : depuis la fin du XIX^e siècle, la littérature de science fiction, à travers des scénarios qui rivalisent d'imagination, relaie notre croyance — ou notre souhait ? — selon laquelle l'homme ne peut être seul au milieu de l'immensité, et que l'espace qui est si grand et si spacieux, abrite forcément d'autres formes de vies.

Car l'espèce humaine semble quand même différente de celle que dépeint Pascal dans ce fragment puissant des *Pensées*. Sur un point au moins. Certes, un étourdissement sidéral s'est déjà emparé de nous, qui avons cessé de rendre intelligible le monde environnant depuis que nous ne croyons plus au sacré et dans la religion qui fournissait un cadre d'explications logique, intelligible, et finalement trop simple. Nous nous concentrons avec frénésie sur nos préoccupations quotidiennes en oubliant, en occultant, souvent sciemment, justement pour éviter l'effroi, notre condition de mortels perdus au milieu de l'univers.

Cependant, il existe au contraire tout un penchant de l'homme, tout aussi fort, tout aussi tangible, qui est cette soif inextinguible de connaître, de comprendre, de maîtriser le monde qui l'entoure.

Maîtriser la nature tout d'abord, comme le rappelle Descartes pour qui l'homme « *doit se rendre comme maître et possesseur de la nature*¹ ». Pour le grand philosophe français, contemporain de Pascal, et avec lequel, dans une attitude hautaine de mépris, ce dernier ne voulait surtout pas souffrir la comparaison, les animaux sont des machines, la nature environnante doit être explorée, connue, maîtrisée — c'est ce que dénonceront les écologistes — pour comprendre son fonctionnement afin notamment qu'elle puisse offrir des réponses aux questions métaphysiques que se posent les hommes. La nature doit nous livrer ses secrets, l'homme ne doit pas rester dans un état d'hébétéude face à sa grandeur physiologique et géographique, face aux forces surnaturelles. Et c'est exactement ce que nous avons fait, depuis toujours, même si cette possession de l'environnement naturel Terrestre s'est accélérée depuis trois cent ans au point qu'il devient un danger pour elle : épuisement des ressources, détériorations et dégradations multiples... l'homme a fait plus que la posséder.

Connaître toute la surface de la Terre ensuite et les limites qui la bordent. Si l'homme est fasciné par le caractère illimité de l'espace, il se caractérise aussi par sa volonté de repousser les limites du connu sur Terre, et par sa soif de conquêtes géographiques. Avant de maîtriser son environnement, il faut en connaître les rives les plus reculées. Si le Phileas Phog de Jules Vernes fait le tour du monde en quatre vingt jours au XIX^e siècle, la conquête de la planète fût une entreprise de longue haleine : extension au-delà de l'espace afro-méditerranéen au départ, découverte des Amériques, expéditions aux pôles, « domptage » des plus hauts sommets... Il ne reste guère que les très grands fonds océaniques que l'homme n'a pas encore explorés, aucune terra incognita ne demeurant sur Terre.

Mais, n'en déplaise à Pascal, l'homme ne peut s'arrêter là et sa soif de conquêtes se porte maintenant vers l'espace, vers la planète Mars, vers cette immensité même en face de laquelle il est censé verser dans le désespoir dans la mesure où elle le renvoie à son néant misérable. Après l'assujettissement de la nature, qui se poursuit, après la conquête de l'espace terrestre, l'homme s'attaque à l'univers. Dès lors que l'homme ne croit pas sans preuves, que pourtant Pascal s'acharne à lui donner (cf. *infra*), dès lors qu'elle ne peut se satisfaire de l'effroi qu'elle ressent, l'espèce humaine veut obtenir des réponses, ne pas rester dans l'ignorance. Le divertissement l'occupe mais elle garde tout de même à l'esprit une farouche volonté de mieux maîtriser son environnement, même lointain, et une volonté de savoir s'il y a quelque chose à comprendre dans cette immensité. Cette soif se caractérise de nos jours par l'envoi dans l'espace de satellites d'observation afin d'explorer d'autres systèmes solaires et de parvenir à connaître les origines du nôtre, mais également par l'expédition de missions spatiales habitées sur la Lune et

1. Descartes, *Discours de la méthode*, VI^e partie.

sûrement prochainement sur Mars, notamment pour savoir si d'autres formes de vies peuvent exister ou avoir existées ailleurs que sur Terre.

De nos jours, ces conquêtes effrénées, qui ne sont évidemment pas terminées — pourront-elles jamais l'être ? — n'ont pas apporté toutes les réponses aux questions que l'homme se pose. Deux tendances peuvent néanmoins être observées, issues des conquêtes naturelles, géologiques, scientifiques, réalisées. Tout d'abord le sentiment, minoritaire mais croissant, chez certains scientifiques, qui, à partir de l'état actuel de leurs connaissances, estiment que l'univers est si harmonieux qu'il y avait très peu de probabilités naturelles qu'il existe et fonctionne tel que nous le connaissons. Cet univers est tellement fragile et l'éventualité que les éléments et les combinaisons chimiques qui le constituent se soient naturellement produites pour lui donner naissance, sont si infimes, qu'il est pratiquement impossible qu'il se soit constitué tout seul.

Inversement, fort de notre optimisme, de notre foi dans le pouvoir du progrès et de la raison scientifique qui animent l'homme depuis le XVIII^e siècle, une autre attitude rationaliste qui caractérise notre époque est celle qui consiste à croire que tout peut être maîtrisé et compris et que l'espace finira tôt ou tard par nous livrer ses secrets. Secrets qui ne sauraient évidemment aboutir, pour beaucoup de scientifiques, à la conclusion que tout ce qui nous entoure n'a pu être possible sans intervention extérieure.

En somme, l'homme moderne, à l'inverse du projet pascalien, cherche en partie dans la science et la découverte de l'espace, le moyen de prouver que Dieu n'existe pas. La science finira peut être, à force de chercher, par aboutir à des conclusions inverses. Mais ces preuves, si elles sont apportées, seront peut être plus parlantes aux hommes que les prophéties religieuses et que la religion chrétienne, preuves que Pascal mettait en avant pour démontrer l'existence de Dieu.

Le divertissement

Pascal ne comprend pas que face à la situation d'égarement sidérale dans laquelle il se trouve, l'homme, au lieu de chercher à savoir si son âme est immortelle, essaie de fuir sa condition alors qu'il devrait justement tenter de la comprendre, de chercher les preuves de l'existence de Dieu qui seul rend intelligible cette situation. Une sorte de négligence quotidienne faite d'évitements, de renoncements à affronter la dure réalité de l'existence. La seule attitude raisonnable serait au contraire un sentiment de peur, d'effroi face à l'éternité, à l'immensité, sentiment qui ne manquera pas de nous saisir lorsque nous ne serons plus.

C'est pourquoi il déplore, qu'au lieu de cela, les hommes se tournent vers le divertissement terrestre, vers la vaine poursuite de plaisirs quotidiens par le biais desquels ils se forcent à ne pas penser à leur condition, et qui les détournent de ce

que devrait être leur préoccupation première c'est-à-dire penser à eux et à la mort. « *Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles* » remarque-t-il avant de d'insister sur le fait qu'il faudrait leur ôter ces plaisirs quotidiens, « *car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont...* ». Au lieu de cela, les hommes se divertissent¹, c'est-à-dire littéralement, « *se détournent des problèmes essentiels qui devraient les préoccuper*² ». Pour Pascal, se divertir, n'est pas forcément synonyme d'amusement, de jeu ; le terme signifie aussi et surtout, le simple fait de poursuivre ses affaires quotidiennes, de s'inscrire dans une perspective de court terme. Et faire cela revient à se mettre des œillères, à foncer droit dans le mur sans s'en apercevoir : « *Nous courons sans souci dans le précipice après que nous avons mis quelque chose devant nous pour nous empêcher de le voir* » résume-t-il.

De plus, non content de plonger dans le divertissement « *qui, nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort* », l'homme cherche à s'oublier pour éviter à tout prix de tomber dans l'ennui. « *Ainsi, s'écoule toute la vie ; on cherche le repos en combattant quelques obstacles et, si on les a surmontés, le repos devient insupportable par l'ennui qu'il engendre ; il faut en sortir et mendier le tumulte* ». ... « *L'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans cause d'ennui* » déplore-t-il avec sarcasme. Cet ennui, ce véritable ennemi de l'homme, comme le criera Baudelaire deux siècles plus tard :

*Dans la ménagerie infâme de nos vices,
Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde,
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Qui ferait volontiers de la Terre un débris
Et qui dans un bâillement avalerait le monde³
C'est l'ennui ! L'œil chargé d'un pleur involontaire
Il rêve d'échafaud en fumant son houka
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat, ...*

Pascal avait ouvert la voie au poète ; « *rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement* »... « *Ôtez leur le divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui* ». L'homme fuit l'ennui, car s'il est désœuvré alors il sera conduit à penser, à concevoir le vide, le néant. L'homme ne peut « *rester seul dans une chambre* » car l'ennui qui l'accablerait le forcerait à se considérer, à se découvrir. Et cela l'homme ne le peut pas. Il préfère se plonger dans son passé afin d'éclairer le présent ou se projeter dans l'avenir, mais dans un avenir terrestre, et non pas céleste car il n'y croit plus.

1. Du latin *divertere*, s'arracher.

2. Définition que donne le dictionnaire Robert du terme divertissement.

3. Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, Au lecteur.

Enfin, Pascal constate que cet ultime horizon terrestre qui est le nôtre est devenu le cadre au sein duquel l'homme se divertit afin de rechercher sa satisfaction personnelle — Pascal ne parle pas encore de bonheur. Il devient une fin en soi. Le divertissement n'est pas seulement le procédé par lequel l'homme se constitue une barrière imaginaire pour ne pas voir sa solitude face au néant ; il devient un but ultime de toute vie, une fin dernière à atteindre. La vie toute entière est tournée vers la recherche du divertissement qui est censé procurer du plaisir et de la jouissance. Incompréhension pour Pascal puisque l'homme s'enivre, recherche l'extase à tout prix alors qu'il devrait être désespéré et rechercher les preuves de l'existence de Dieu qui seul peut le sauver de la mort qui le guette et du néant qui l'assaille. « *Sans divertissement, il n'y a pas de joie, avec le divertissement, il n'y a pas de tristesse ; et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes* » déplore-t-il. Mais c'est de toute façon oublier « *que le dernier acte est sanglant quelque sts oit belle la comédie en tout le reste* » note-t-il cyniquement.

Prolongements

La recherche du bonheur, notamment au travers du divertissement, est un des traits marquants de notre civilisation occidentale. L'homme moderne est plus que ja mais tel que le décrit et le pressentait Pascal : entièrement tourné vers la satisfaction de ses plaisirs matériels. Non pas pour fuir l'idée de solitude cosmique, d'éternité effrayante ou de mort, autant de notions qui sont complètement occultées, mais tout simplement pour se divertir, se délasser des tracas quotidiens. Le loisir est devenu le but suprême de notre existence. Ce désir, qui organise la vie de tout un chacun, est soutenu par une puissante industrie qui vise à satisfaire notre envie d'évasion : industrie du cinéma évidemment, mais aussi du disque, des jeux vidéos, des voyages... Culture de la fête, hédonisme matérialiste ; nous courrons tous après le loisir, cet état de béatitude qui nous détourne des soucis de l'existence qu'il faut chasser à tout prix.

Nous vivons dans une société matérialiste et capitaliste du loisir. Les théories économiques libérales ont même modélisé cette réalité au travers de l'arbitrage entre travail et loisir que l'*homo economicus* est sensé réaliser. Une grande partie du produit de son travail doit ainsi être littéralement injectée dans la consommation, et notamment la consommation de loisirs. De même, le principal but recherché au travers des lois successives sur la réduction du temps de travail, et notamment la loi sur les 35 heures, est avant tout l'accroissement du temps de repos, qui se transforme en temps de loisir.

Nous adoptons donc une attitude anti-pascalienne par excellence qui consiste en une fuite éperdue hors de nous, vers l'extérieur. Un extérieur présent, au travers de la recherche des plaisirs matériels, ou futur via l'espérance de posséder toujours plus de biens permettant de se divertir et donc d'être heureux. D'être heureux, car il est un élément essentiel dans cette fuite